

Italian Canadiana

La conquête de le « espace atlantique » du régime fasciste : la politique étrangère de l'Italie des années trente

Ylenia De Luca

Volume 36, numéro 1, printemps 2022

Italianità among the Italian Diasporic Community in Canada and the United States in the Twentieth Century

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1092826ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/ic.v36i1.39386>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0827-6129 (imprimé)

2564-2340 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Luca, Y. (2022). La conquête de le « espace atlantique » du régime fasciste : la politique étrangère de l'Italie des années trente. *Italian Canadiana*, 36(1), 65–80. <https://doi.org/10.33137/ic.v36i1.39386>

Résumé de l'article

Le régime fasciste dirigé par Benito Mussolini est né à l'origine avec une dimension purement nationale, mais, avec le temps, il a évolué vers une approche plus internationale et globale. En effet, le fascisme a tenté de se présenter comme un régime "dynamique", capable de s'adresser aux Italiens, où qu'ils vivent dans le monde, annulant ainsi l'espace qui les séparait de la mère patrie et abolissant la distance entre la terre d'origine et celle de l'émigration. Grâce à une véritable stratégie de promotion, Mussolini s'adresse à la fois aux élites étrangères et aux communautés d'émigrés italiens à l'étranger, promouvant ainsi l'italianité, dans le but de montrer le succès obtenu en rendant sa grandeur impériale au peuple et à l'État italien après la "décadence" que l'on connaît sous les gouvernements libéraux. Un exemple de la forte volonté du gouvernement fasciste de promouvoir l'italianité hors des frontières italiennes nous est fourni par la croisière de 350 étudiants liés aux GUF (Groupes universitaires fascistes), qui, le 19 septembre 1934, arrivèrent d'Italie aux États-Unis, dans le but non seulement de favoriser un échange sur un pied d'égalité entre les étudiants des deux pays mais aussi et surtout de faire 'comprendre' aux régimes libéraux-démocrates le prétendu caractère novateur de l'Italie fasciste. Cet essai propose d'analyser les moyens par lesquels le fascisme italien a cherché à gagner en visibilité dans les espaces publics aux États-Unis afin de s'assurer la reconnaissance et le consensus des Américains et des Italo-Américains, par le biais de ses propagandistes et de ses militants politiques et donc d'une circulation mondiale de conférenciers et de matériel de propagande.

Copyright © Ylenia De Luca, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA CONQUÊTE DE LE ‘ESPACE ATLANTIQUE’ DU RÉGIME FASCISTE : LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE L’ITALIE DES ANNÉES TRENTE

YLENIA DE LUCA

Università degli Studi di Bari Aldo Moro

Résumé : Le régime fasciste dirigé par Benito Mussolini est né à l’origine avec une dimension purement nationale, mais, avec le temps, il a évolué vers une approche plus internationale et globale. En effet, le fascisme a tenté de se présenter comme un régime “dynamique”, capable de s’adresser aux Italiens, où qu’ils vivent dans le monde, annulant ainsi l’espace qui les séparait de la mère patrie et abolissant la distance entre la terre d’origine et celle de l’émigration. Grâce à une véritable stratégie de promotion, Mussolini s’adresse à la fois aux élites étrangères et aux communautés d’émigrés italiens à l’étranger, promouvant ainsi l’italianité, dans le but de montrer le succès obtenu en rendant sa grandeur impériale au peuple et à l’État italien après la “décadence” que l’on connaît sous les gouvernements libéraux. Un exemple de la forte volonté du gouvernement fasciste de promouvoir l’italianité hors des frontières italiennes nous est fourni par la croisière de 350 étudiants liés aux GUF (Groupes universitaires fascistes), qui, le 19 septembre 1934, arrivèrent d’Italie aux États-Unis, dans le but non seulement de favoriser un échange sur un pied d’égalité entre les étudiants des deux pays mais aussi et surtout de faire ‘comprendre’ aux régimes libéraux-démocrates le prétendu caractère novateur de l’Italie fasciste. Cet essai propose d’analyser les moyens par lesquels le fascisme italien a cherché à gagner en visibilité dans les espaces publics aux États-Unis afin de s’assurer la reconnaissance et le consensus des Américains et des Italo-Américains, par le biais de ses propagandistes et de ses militants politiques et donc d’une circulation mondiale de conférenciers et de matériel de propagande.

La promotion à l’étranger d’une image bienveillante de l’Italie gouvernée par Benito Mussolini était l’un des principaux objectifs de la machine de propagande du régime fasciste, l’intention étant de montrer le prétendu succès que

ce chef d'État aurait obtenu en restituant leur grandeur impériale au peuple et à l'État italien, après la « décadence » vécue sous les gouvernements libéraux. Les principaux destinataires de cette stratégie de promotion étaient au nombre de deux : les élites étrangères et les communautés d'émigrés italiens. Chez les premières, des efforts furent engagés pour susciter un élan de sympathie envers le régime, afin d'avoir des interlocuteurs politiques et économiques valables à l'étranger. Un consensus fut recherché avec les secondes, afin d'en faire des groupes de pression parmi les émigrés, visant à soutenir les intérêts de l'Italie dans divers pays étrangers.

Cet essai se propose d'analyser les finalités, les modalités et les résultats de la promotion à l'étranger de l'« italianité », promue par le régime fasciste auprès de communautés d'Italiens qui avaient émigré au Canada et aux États-Unis. Ces derniers, bien que vivant hors de l'Italie, n'en conservaient pas moins des liens très étroits avec leurs amis et famille restés au pays, développant des styles de vie « transnationaux¹ ». En effet, les expériences qu'ils ont vécues dans leurs pays d'adoption entraînent en relation avec celles qui les rattachaient encore à leur terre d'origine, essentiellement par l'envoi de fonds et de lettres, mais aussi grâce aux voyages qu'ils accomplissaient périodiquement vers leur patrie².

Entre 1870 et 1970, quelque 20 millions de personnes quittèrent l'Italie pour aller travailler et s'établir à l'étranger. Près de la moitié de ces émigrants rentrèrent chez eux, mais beaucoup émigrèrent à nouveau, et pas nécessairement dans le même pays. Ces mouvements migratoires donnèrent naissance à un réseau de communautés italiennes dispersées dans plusieurs pays de tous les continents lesquelles continuèrent à interagir entre elles, causant, de

¹ Plusieurs thèmes de l'expérience migratoire italienne se prêtent à une lecture transnationale, comme le syndicalisme, le monde du travail, la participation politique et les études de genre. Dans ce contexte, une analyse de type transnational peut porter par exemple sur l'action du fascisme et de l'antifascisme dans le monde de la diaspora italienne dans l'entre-deux-guerres, car la communauté des Italiens à l'étranger recevait alors une intense propagande de la part du régime fasciste, dans une perspective entièrement transnationale. Par ailleurs, cet effort provoqua à son tour un militantisme de groupes antifascistes qui, toujours dans une perspective transnationale, luttèrent pour faire garder les Italiens à l'étranger à l'abri de la propagande mussolinienne. Cette situation de conflit entre le fascisme et l'antifascisme se mua en un moment de redéfinition de l'identité et de la loyauté, ce qui a en retour contribué à l'élaboration d'une histoire dépassant les frontières nationales et continentales.

² Vecchio, "Ties of Affection," 116–133.

ce fait, un énorme impact dans les pays d'adoption³. Il importe de remarquer qu'aucune situation, dans aucun pays, ne fut automatiquement identique à celle d'un autre, par le fait qu'il y eut des spécificités locales importantes.

Dès les premières années du gouvernement Mussolini, alors que le régime fasciste traversait encore sa phase de construction et de consolidation, les communautés italiennes en Amérique furent identifiées comme une ressource exceptionnelle par le gouvernement italien, et instrumentalisées comme telles afin de favoriser une affirmation politique de l'Italie et divulguer l'idéologie du régime.

Le fascisme entendait s'infiltrer dans la vie de millions d'Italiens dispersés de par le monde, en leur faisant sentir la présence vigilante de la patrie qui « n'oublie pas⁴ ». La circulation de personnes, informations et matériel de propagande devint une constante, si bien que les organisateurs fascistes à Rome, ou antifascistes à Paris et à New York, ne se souciaient guère des frontières nationales.

Nous pouvons affirmer que partout, le système suivait un schéma de base très semblable, dans lequel la propagande se partageait entre une forme plus directe – à travers l'envoi d'articles de presse, la distribution de tracts, la présentation de films et cérémonies, et des programmations radiophoniques –, et une forme culturelle, où le message fasciste était mieux dissimulé et visait à rejoindre des élites intellectuelles.

La réponse des communautés non italiennes à cette propagande est bien documentée et, à cet égard, il semble y avoir une spécificité des États-Unis et du Canada. Dans le monde occidental, une partie importante des élites politiques et de l'opinion publique tendait à apprécier la stabilité que le fascisme semblait conférer à l'Italie. Malgré la méfiance que suscitait l'agressivité de la politique étrangère de l'Italie dans les milieux français et anglais, ces pays soutinrent le régime fasciste sans grandes divergences, au moins jusqu'à la seconde moitié des années Trente. Dans la période suivante, l'expansionnisme et le totalitarisme fasciste firent perdre de sa crédibilité à Mussolini dans le monde anglophone, ce qui a entraîné des actions de plus en plus décisives pour défendre le système libéral.

Comme le voulait la rhétorique fasciste, la mère patrie devait atteindre ses enfants à l'étranger, où qu'ils résident. Il n'était donc pas rare d'utiliser les communautés italiennes comme base de diffusion de la propagande fasciste,

³ Bevilacqua, *Storia dell'emigrazione italiana*.

⁴ Grandi, *Discorso alla Camera dei deputati del 31 marzo 1927*, 121.

même là où le régime n'avait pas d'intérêts majeurs ou pour exploiter les problèmes internes d'autres sociétés au bénéfice de l'Italie (comme les conflits anglo-français au Canada.)⁵ Tout à fait emblématique est le texte d'un livre de lecture destiné aux écoles italiennes à l'étranger, qui s'adressait aux jeunes élèves en les exhortant à se souvenir que l'Italie est là,

même dans les pays les plus lointains et les plus inhospitaliers du monde, partout où il y a des Italiens qui au nom de la Patrie donnent le travail de leurs bras et de leur génie. Rappelez-vous que l'Italie est là partout où les trois couleurs de notre drapeau font battre les cœurs et briller dans les yeux une larme d'amour et de fierté, l'Italie est là partout où, ouvrant les yeux à la lumière, sous n'importe quel ciel, un enfant balbutie pour la première fois dans notre belle langue le doux nom de maman⁶.

L'émigré italien, selon le projet éducatif fasciste, était destiné à devenir l'ambassadeur de la civilisation italienne à l'étranger. En effet, peu après la conquête du pouvoir, Mussolini annonce une campagne massive visant à stimuler « l'esprit d'italianité » – terme adopté pour indiquer le sentiment et la conscience d'appartenance à la nation italienne – auprès des émigrés. Afin d'atteindre ses objectifs, la patrie fasciste fait donc sentir tangiblement sa présence dans ces communautés, en encourageant la circulation de matériel de propagande dans les communautés italiennes par des militants politiques. Totò Giurato est l'un des militants les plus engagés parmi ces communautés-là : un Sicilien organisateur des *fasci*, premiers regroupements fascistes de l'île, publiciste et fasciste de la première heure, il est également actif dans le mouvement fasciste de Boston et de New York, dirigeant notamment le bureau de presse de la *Fascist League of North America*, association qui regroupe depuis 1925 les fascistes italiens installés aux États-Unis.

Pour le régime, Giurato avait pour tâche de fusionner en un organisme à caractère national la myriade de petites associations ethniques, expression du localisme typique de l'émigration massive. C'est la raison pour laquelle le *Dopolavoro* revêt une grande importance dans ce contexte-là, puisqu'il s'agit d'une institution conçue pour organiser les loisirs des immigrés, en les impliquant à la manière fasciste, dans des activités récréatives, sportives et culturelles.

⁵ Bruti Liberati, *Il Canada, l'Italia e il fascismo*.

⁶ Bagagli, *Letture classe terza*, 105.

Ultimement, l'objectif de cette organisation consistait à transformer les communautés italiennes en des groupes de pression, afin de convaincre les gouvernements étrangers de soutenir le régime mussolinien. Il s'avérait donc primordial de préserver « l'italianité » des émigrés, selon des méthodes spécifiques pour chaque contexte. En général, la 'dénationalisation' des Italiens, à savoir la perte de la citoyenneté juridique et l'assimilation qui en découle dans les pays d'installation était perçue comme un grave problème par le régime fasciste. Ce phénomène était particulièrement redouté en France, où les autorités encourageaient l'assimilation rapide des immigrants. Le régime s'est fermement opposé à cette tendance, essayant de rassembler les Italiens autour des Maisons d'Italie, « lieu où est toujours présent un drapeau tricolore, et où les effigies du Roi et du Duce⁷ » sont toujours à l'honneur à côté du Crucifix, favorisant le rapatriement des mineurs orphelins ou abandonnés et des femmes immigrées sur le point d'accoucher.

La fidélité à la citoyenneté italienne n'était cependant pas imposée partout : si ceux qui résidaient dans des pays européens, méditerranéens et moyen-orientaux, pouvaient difficilement se soustraire à l'influence du régime, les Italiens résidant sur le continent américain bénéficiaient de plus de liberté. Là, les émigrés étaient considérés par le régime comme des « citoyens estimés et méritants⁸ », comme en témoigne l'attribution de hautes charges politiques et administratives aux membres de ces communautés, ce qui s'est surtout constaté aux États-Unis, où cette procédure n'a toutefois pas été exempte d'incertitudes ou de contradictions.

Selon la spécialiste américaine Donna Gabaccia⁹, dans les pays anglophones ayant une langue, des normes juridiques et des traditions communes, les Italiens auraient représenté un groupe d'immigrés minoritaire, discriminé racialement et culturellement et, de ce fait, socialement marginalisé, contraint pendant longtemps de maintenir une double identité. Là, du moins jusqu'à

⁷ "Case d'Italia," *Il Legionario*, 13.

⁸ *Segreteria generale dei fasci all'estero, Norme di vita fascista all'estero*, 30-34.

⁹ Comme l'a souligné Gabaccia dans plusieurs articles, une division du monde de la diaspora italienne répondant à des critères géographiques (Amérique et Europe) ne permet pas de percevoir la multiplicité de réalités et contextes auxquels se sont heurtés les émigrés italiens à cette époque, ni de prendre mesure de la gamme d'expériences et de valeurs qu'ils ont ramenés en Italie. Afin de surmonter cette difficulté, une manière de rendre compte de cette diversité pourrait consister à regrouper différents pays et contextes qui n'appartiennent pas nécessairement à la même zone géographique, mais qui comportent des similitudes sur le plan culturel. Gabaccia, "Global Geography," 9-24.

la seconde Guerre Mondiale, en termes de loyauté politique, les Italiens se sont transformés en Américains ou en Canadiens, sans pour autant cesser d'être culturellement et affectivement Italiens, ce qui était acceptable pour les gouvernements anglo-saxons. En revanche, dans les pays latins, les Italiens furent généralement bien vus et bien acceptés, et rapidement assimilés aussi bien grâce à leurs affinités culturelles que grâce à la politique d'absorption rapide promue par les pays latins. Dans ce contexte, l'« italianité » des immigrants s'est rapidement estompée, en réponse aux politiques qui insistaient sur la nécessité d'assimiler les immigrants en les faisant intégrer une culture locale commune, dans le cadre d'un modèle républicain.

Ainsi, les Italiens étaient porteurs de droits et devoirs qui les obligeaient à respecter les lois des pays d'accueil, mais ils étaient également contraints à respecter le culte de la mère patrie. Dans ces pays « jeunes », l'Italien allait jouer un rôle constructif, une « fonction vitale¹⁰ » largement absente dans les pays européens « exténués historiquement¹¹ » qui cherchaient, de ce fait, à freiner leur déclin par l'assimilation des émigrés italiens.

Une « présence » tangible de la mère patrie se révélait donc nécessaire pour finaliser le consensus des émigrés. L'envoi de navires italiens dans le monde entier avait comme double objectif d'offrir une image de puissance du régime et de faire sentir cette « présence » à l'étranger. À cet égard, les vols transatlantiques, capables de raviver l'attachement des émigrés envers leur patrie, se révélèrent plus importants encore que cette abondante flottille italienne.

Les « croisières aériennes » sont ainsi devenues le point d'orgue de l'activité de propagande attribuée à l'aviation dans le domaine de la politique étrangère. Il s'agissait également d'une forme de promotion efficace pour l'industrie nationale, à une époque de grand développement des lignes civiles et commerciales.

On a mis tout particulièrement en relief la croisière atlantique, en 1933, de Italo Balbo, chef du Ministère de l'aéronautique, à qui l'on avait confié des responsabilités aussi bien militaires que civiles, dont les exploits répétés n'ont eu de cesse d'impressionner les Américains et de susciter de forts sentiments nationalistes chez les Italiens d'outre-Atlantique. Les vols transocéaniques étaient, à l'évidence, une spécificité des pays d'outre-Atlantique, comme le Canada et les États-Unis : d'après un témoin qui était présent lorsqu'une foule

¹⁰ Segreteria generale dei fasci all'estero, *Norme di vita fascista all'estero*, 30.

¹¹ Segreteria generale dei fasci all'estero, *Norme di vita fascista all'estero*, 30.

s'est assemblée pour accueillir Balbo à New York, quantité d'Italiens et d'admirateurs de plusieurs autres nationalités, auraient rempli le parc pour rendre hommage aux « héros nationaux [italiens]¹² ». L'avion de Balbo transportait un cameraman de l'institut LUCE, chargé de filmer les courts-métrages d'actualité qui allaient être diffusés en Italie. Aujourd'hui encore, nous pouvons revisiter les différentes étapes de la croisière, qui permettent de comprendre comment les tournages de l'institut LUCE ont contribué à transformer l'aviation en un instrument scénographique populaire de consensus. Toutefois, ce rêve s'est bien vite évanoui en 1940 avec l'entrée en guerre de l'Italie, qui mit à nu l'impréparation militaire du pays, de même que l'imperfection d'une force aérienne utilisée à des fins spectaculaires, mais insuffisamment soutenue par des investissements susceptibles d'en faire une arme stratégique fiable.

L'Italie fasciste faisait également sentir sa « présence » à travers l'envoi à l'étranger de jeunes qui, entrant en contact avec leurs pairs étrangers, allaient pouvoir combattre la paresse, prendre conscience des problèmes internationaux et se muer en « l'expression vivante de cette nouvelle Italie jeune et consciente, intelligente et volontaire¹³ », en plus de fournir de main-d'œuvre pour les institutions italiennes à l'étranger. Naturellement, la proximité géographique et les priorités géopolitiques de Rome faisaient en sorte que les « bains d'italianité » des jeunes étaient plus fréquents dans le contexte européen et en Afrique du Nord qu'en Amérique ou en Australie. Les Groupes universitaires fascistes (GUF) participèrent également activement à ces programmes d'échange¹⁴ : en 1934, des étudiants italiens furent envoyés en mission à New York et Chicago, où ils rencontrèrent, selon Garzarelli, des milliers d'Italo-Américains.

Le gouvernement estimait que les films de propagande et les émissions de radio constituaient les outils de propagande les plus efficaces pour diffuser le sentiment de l'« italianité », et qu'ils devaient par conséquent être largement promus à l'étranger. On envoya des films et documentaires cinématographiques qui, selon les sources fascistes, allaient avoir un impact de premier plan sur les émigrés. Ainsi, le consulat de San Francisco avait souligné l'effet que ressentaient ceux qui avaient quitté l'Italie trente ou quarante ans plus tôt, lorsqu'ils observaient les « améliorations » apportées par le fascisme dans leur pays d'origine. De même, la radio était considérée comme

¹² Segreteria generale dei fasci all'estero, *Norme di vita fascista all'estero*, 30.

¹³ Longo, "Gioventù italiana all'estero," s.d.

¹⁴ Garzarelli, "Universitari fascisti e rapporti con l'estero," 225-264.

un moyen important de faire sentir la « présence » de l'Italie parmi les émigrés. Les émissions réinterprétaient l'histoire mondiale en mettant en avant le rôle des Italiens comme « peuple civilisateur » et les travaux du régime, et propageaient des mythes mussoliniens. Dans des pays tels que les États-Unis et le Canada, après avoir connu diverses infortunes dans les années Vingt, les fascistes ont fini par contrôler systématiquement la grande majorité des anciens journaux, associations et écoles italiennes, et ils se sont même efforcés d'en créer de nouveaux.

L'autocélébration du régime caractérise également les manifestations auxquelles l'Italie fasciste a participé à l'étranger. Des événements tels que l'Exposition mondiale de Chicago en 1933, ou la Foire internationale de New York en 1939, ont constitué autant d'occasions d'exalter le « génie italien », et de combattre les préjugés que l'on nourrissait à l'encontre de l'Italie et des émigrés italiens¹⁵.

Les foires constituèrent pour le régime de grandes occasions de se confronter avec le « siècle du progrès », titre de la première exposition universelle, et avec « le monde du futur », comme était intitulée la seconde.

Dans son *Bref essai sur la civilisation américaine* (comportant en réalité quelque 80 pages), l'avocat turinois Paolo Cattaneo affirmait que la spiritualité et la force morale, caractéristiques du fascisme, étaient présentes dans la culture américaine, d'abord dans le « mysticisme puritain » et ensuite dans le pragmatisme, proche de celui de Rome, dans son adhésion à la croyance selon laquelle « la vie est celle qu'on vit et non pas celle qu'on pense¹⁶ ».

Pour avaliser ces affirmations et confirmer que « l'Italie et l'Amérique – U.S.A., ont toujours eu et ont encore dans leur histoire des pensées et des faits qui les unissent », stipulait Paolo Cattaneo dans la conclusion de son *Bref essai*, les « noms d'Edison et Marconi étaient là pour attester la suprématie américaine et italienne dans le domaine de la science moderne¹⁷ » et du progrès technique.

Au printemps 1933, l'Italie réaffirme ces convictions, cherchant à renforcer ses relations diplomatiques avec les États-Unis et à développer une action de « diplomatie culturelle » auprès de l'opinion publique américaine, dans les communautés italo-américaines qui participaient à l'exposition

¹⁵ Pretelli, «La risposta del fascismo agli stereotipi degli italiani all'estero,» 48–65.

¹⁶ Cattaneo, *Evangelina*, 77.

¹⁷ Cattaneo, *Evangelina*, 77.

internationale de Chicago¹⁸. Cette exposition avait pour but de célébrer un « siècle de progrès » et, en même temps, de susciter une vague d'optimisme dans le climat de dépression persistante de la *Grande crise*, en projetant le pays dans un futur de pleine réalisation des promesses de la technique. Mussolini accepte avec enthousiasme l'opportunité de donner une image moderne et avancée de son pays, en le faisant connaître non seulement comme une « terre de l'art », mais aussi, de manière plus rare et controversée, comme une « terre de scientifiques ».

Dans ce contexte, la fonctionnalité et le style des espaces ont revêtu une importance de premier plan dans la promulgation des idées du régime : à Chicago, le pavillon italien prit ainsi la forme d'un grand avion pour rappeler le vol transocéanique d'Italo Balbo qui avait été accueilli précisément à Chicago avec grand enthousiasme. De plus, dans ses écrits tout comme dans ses décorations, tout devait rappeler l'excellence de l'Italie fasciste dans le domaine industriel, agricole et colonial.

L'exposition de New York reproduisit à une plus grande échelle (avec un budget presque cinq fois supérieur) l'expérience de Chicago. Le pavillon italien à la foire de New York de 1939 mettait l'accent sur la splendeur des travaux publics fascistes, comme l'assainissement des terres, les colonies de vacances pour les enfants et en général, la capacité de l'Italie de faire partie intégrante de la modernité et de la contribution européenne au « monde de demain » dont les États-Unis se proposaient d'être chefs de file, avec l'organisation de cette nouvelle exposition universelle.

A New York, le style architectural « romain » du pavillon s'accompagnait d'une représentation de la « déesse Rome », comme pour symboliser la résurrection de l'âge impérial classique. En même temps, la modernité de l'industrie fasciste était représentée symboliquement par une cascade d'eau se déversant dans une vasque, en face de laquelle se dressait la statue de Guglielmo Marconi.

La combinaison entre l'ancien et le moderne déjà expérimentée à Chicago lors de la dernière exposition universelle, était donc proposée à nouveau, mais avec une forte inclination vers la romanité et l'empire, conformément à la nouvelle stratégie rhétorique globale du régime. Le commissaire de l'exposition, l'amiral et sénateur Giuseppe Cantù, avait lui-même déclaré que :

¹⁸ Luconi, *La "diplomazia parallela"* 58.

l'Italie avait l'intention de participer pour faire connaître la nouvelle Italie au public américain : non pas l'Italie légendaire des livres d'école, des guides de voyage ou des romans, mais l'Italie qui s'est fait jour, au cours des quinze à seize dernières années, avec son industrie hautement développée, ses grandes installations hydroélectriques, ses ateliers d'artisanat, ses activités modernes et variées qui la placent en tête des nations européennes¹⁹.

La deuxième édition de la foire, alors que l'Italie est déjà entrée en guerre contre la France et la Grande-Bretagne le 10 juin 1940, se produit cependant dans un contexte tout à fait différent. Cantù avoue, inquiet, que « notre manifestation d'italianité et de Fascisme, opérant au cœur des États-Unis d'Amérique, trouve un environnement en grande partie hostile », dû à la « conviction américaine que la race anglo-saxonne et ses expressions sont le nec plus ultra de la perfection²⁰ ».

Le fantasme d'une possible diffusion de l'italianité outre-Atlantique, que le régime avait nourri depuis plus d'une décennie, avait alors laissé la place à la dure réalité de diverses modernités divisées par le conflit, devenu à ce stade irréversible, entre les démocraties libérales et les totalitarismes nazis et fascistes.

Afin d'entretenir le mythe de la patrie à l'étranger, le régime exploitait également une des pratiques propre au transnationalisme des émigrés : leurs retours périodiques au pays. Conscient de l'importance de ces voyages, Mussolini publia une circulaire à la fin des années Vingt, où il soulignait que ces visites constituaient un « moyen fondamental de propagande directe qui [provoquait] des effets non seulement sur le visiteur, mais aussi dans son cercle familial et dans son environnement à l'étranger²¹ ». Il s'agissait là de « bains d'italianité », destinés à susciter chez les émigrés des sentiments d'orgueil utiles pour contrecarrer les aspirations à la « dénationalisation » que poursuivaient les pays étrangers.

En Amérique du Nord, les voyages en Italie devinrent une pratique particulièrement répandue parmi les émigrés, et bénéficiaient d'un soutien financier de la part du régime fasciste.

¹⁹ *Italy at the World's Fair*, 26.

²⁰ Cantù, *Riservata al Ministero degli Affari esteri*, sfsc. 188.319.

²¹ «Le norme fasciste», 35-47.

D'après l'ambassade d'Italie aux États-Unis, les visites organisées par des curés d'origine italienne étaient particulièrement appréciées car elles favorisaient « l'affirmation fasciste dans les masses », sans toutefois susciter la défiance nationaliste des Américains²².

Le régime fasciste agit vigoureusement afin de contrôler les associations catholiques de soutien aux émigrants et de subordonner totalement les missionnaires à ses intérêts politiques²³. Le Concordat de 1929 et la défense de la nationalité italienne firent en effet en sorte que la plupart des prêtres italiens à l'étranger adoptèrent une position généralement favorable au fascisme. Aux États-Unis et au Canada, cette collaboration acquit des caractéristiques singulières, car les prêtres italiens et les fascistes formèrent une alliance particulièrement forte, pour réussir à atteindre l'objectif commun de conserver l'italianité et le catholicisme des immigrés italiens.

Des associations mutualistes telles que *l'Ordine dei figli d'Italia* en Amérique furent particulièrement actives en ce sens : par exemple, en 1929, cet ordre organisa un pèlerinage dans les principales villes d'art italiennes, mais aussi dans des lieux symboliques comme la « *redenta* » de Trieste et le cimetière militaire de Redipuglia²⁴. De son côté, la presse ethnique était ravie de publier des récits de voyages enthousiastes et des reportages sur les émigrés qui faisaient leur retour au pays, pour donner l'image d'une patrie heureuse, riche et unie autour de son chef.

La pédagogie totalitaire se proposait de façonner « à la manière fasciste » les nouvelles générations d'Italiens résidant à l'étranger, à travers un « travail progressif de sensibilisation²⁵ ». Des initiatives furent ainsi lancées pour stimuler l'amour de la patrie chez les jeunes d'origine italienne qui, dans leur grande majorité, ne connaissaient leur mère-patrie qu'à travers les récits de leurs parents. Une minorité fut embrigadée dans les organisations de jeunesse fasciste et endoctrinée dans les écoles italiennes à l'étranger, comme en

²² Sur indication du Ministre des Affaires étrangères Galeazzo Ciano, on chercha aussi à favoriser le voyage des émigrés les moins fortunés, en demandant aux représentations diplomatiques d'œuvrer pour obtenir le paiement échelonné de leurs frais. ASMAE, Gab. 501, b. 818, f. "Italiani all'estero e scuole."

²³ Cfr. Les fresques intérieures de l'église Notre-Dame-de-la-Défense à Montréal, où l'on y aperçoit la présence de Mussolini et du Pape à cheval pour célébrer les accords du Latran de 1929 entre l'église et le gouvernement italien.

²⁴ Noyes, "From the Paese to the Patria," 133–135.

²⁵ Gentile, "La politica estera del partito fascista," 897–898.

témoignent les sujets des travaux qu'on leur demandait de rédiger en classe, débordant d'hymnes rhétoriques à l'Italie fasciste²⁶.

Si l'on sort du cadre des divisions sociales, il convient de souligner le fossé entre les Italiens et les enfants d'Italiens nés à l'étranger, qui donna lieu à des différences générationnelles importantes. Dans des pays où la colonisation italienne était ancienne, et où l'immigration avait diminué (comme c'était le cas au Brésil, en Uruguay, en Argentine et ailleurs), les Italiens et leurs descendants éprouaient un plus grand détachement vis-à-vis des problèmes et questions concernant leur patrie d'origine. Dans d'autres pays par contre, où les Italiens étaient arrivés plus récemment et où l'immigration italienne se poursuivait encore à un rythme important (surtout aux États-Unis et au Canada), les communautés italiennes étaient naturellement plus proches de l'Italie, culturellement et affectivement, ce qui ne pouvait manquer d'avoir des effets sur leur appréciation du fascisme.

L'envoi de jeunes descendants dans les colonies de vacances en Italie, où la scénographie jouait également un rôle primordial, fut l'initiative la plus importante pour la diffusion de l'« italianité » à l'étranger : ainsi, la colonie marine de Cattolica « XXVIII Ottobre », qui leur était réservée, fut construite en forme de bateau, ce qui symbolisait à la fois le voyage de l'émigrant, et les déplacements qu'effectuait la patrie à travers le monde pour atteindre ses « enfants » Italiens, partout où ils résident. Mais cette structure évoquait aussi l'image d'une mère accueillante, bien que présentant des caractéristiques martiales²⁷.

Les livres de lecture envoyés par Rome dans les écoles italiennes à l'étranger furent l'autre outil pour développer le sens de la patrie chez les jeunes d'origine italienne. Dans l'imaginaire fasciste, le manuel scolaire revêtait une fonction presque sacrée, car il avait accompli un long voyage pour faire connaître la lointaine patrie et sa langue à l'étranger. Ces volumes contenaient des récits-prétexte, des narrations fictives soutenues par la rhétorique du « retour » à la patrie, et visant à susciter chez le jeune lecteur le désir de quitter le pays d'accueil de ses parents pour connaître ses racines. Fort nombreuses étaient les histoires d'enfants italiens qui, depuis l'étranger, rêvaient de survoler l'océan et les montagnes pour visiter la terre de leurs parents et de leurs aïeuls, souvent décrite comme un « pays de Cocagne », ou

²⁶ ASMAE, Direzione generale italiani all'estero, 1922–45, pacco 163, fasc. “Posizione generale relativa alle scuole governative”

²⁷ Baldoli, “Le Navi,” 163–167.

encore comme le « jardin de l'Europe », en raison de la beauté de ses paysages et de ses villes²⁸.

En conclusion : quelle contribution apporta le mythe de l'Italie fasciste à la politique étrangère du régime?

Aux États-Unis et au Canada plus particulièrement, le fascisme fut perçu comme un facteur de stabilité en Europe, du moins jusqu'au moment où il commença à menacer l'équilibre international. En effet, l'agression perpétrée à l'encontre de l'Éthiopie, suivie par sa participation au conflit mondial, firent perdre au régime tous les appuis et la bienveillance dont celui-ci bénéficiait de la part des étrangers.

Les communautés d'émigrés eurent des attitudes différentes vis-à-vis du fascisme. Dans les pays d'Amérique du Nord où les Italiens faisaient l'objet d'importants préjugés et étaient contraints de résider dans des quartiers ethniquement homogènes²⁹, le fascisme fut perçu comme un outil permettant de promouvoir le sentiment d'identité « nationale », et donc de défendre l'identité ethnique italienne. Les sentiments de sympathie envers le fascisme ne se fondèrent toutefois presque jamais sur de clairs principes idéologiques : aux yeux de ces communautés, le fascisme évoquait une sorte de nationalisme « nostalgique ». Mussolini et la mère patrie incarnaient alors l'expression d'une « italianité » enfin respectée dans le monde, alors même que les gouvernements libéraux semblaient se désintéresser des conditions de vie des émigrants, et les pays d'accueil des émigrés italiens se souciaient fort peu de promouvoir une image positive de l'italianité.

Le cas des États-Unis est particulièrement emblématique de ces dynamiques. Pendant les vingt années qu'a duré le régime fasciste, les Italo-Américains ont pris position à plusieurs reprises en faveur de Mussolini, et ils en sont même arrivés à mener une campagne visant à promouvoir l'achat de produits italiens³⁰.

Cela dit, de manière générale, le mythe de la patrie fasciste eut partout peu d'emprise, comme en témoigne le fait que, avec l'entrée de l'Italie dans le conflit mondial, elle succomba facilement aux obligations de fidélité imposées aux Italiens par leurs patries d'adoption en guerre contre le régime. Les Italiens firent montre d'une loyauté sincère envers leurs pays d'immigration, ce qui, dans nombre de cas, ne leur fut guère utile pour réussir à écarter le soupçon selon lequel ils étaient de potentielles « cinquièmes colonnes ».

²⁸ Locatelli, *Ai bimbi italiani*, 31.

²⁹ Gabaccia, "Global Geography of 'Little Italy,'" 9–24.

³⁰ Bertonha, "Italiani nel mondo anglofono," 45–46.

Aux États-Unis, où les sentiments pro-mussoliniens avaient été particulièrement évidents chez les émigrés, au moment de la déclaration de guerre de l'Italie à la puissance américaine, le 11 décembre 1941, beaucoup résolurent la dualité identitaire en se rangeant en masse avec leur patrie d'adoption et en reniant le Duce, considéré maintenant comme ayant trahi le lien historique entre l'Italie et les États-Unis.

Après la guerre, le fascisme n'est resté vivant que dans la mémoire nostalgique des générations les plus anciennes ; il n'en reste pas moins que le sentiment d'« italianité » persiste, aujourd'hui encore, sur des t-shirts et divers objets dans les magasins et restaurants de la *Little Italy* du Lower East Side de New York, rappelant jusqu'à ce jour l'héritage du fascisme³¹.

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits

Rome, Archivio Centrale dello Stato (ACS)

Segreteria Particolare del Duce, sfsc. 188.319. Cantù, Giuseppe.
Riservata al Ministero degli Affari esteri, Direzione generale Affari Commerciali e per conoscenza al gabinetto di S.E. il Ministro, 8 luglio 1940.

Rome, Archivio storico-diplomatico del Ministero degli Affari esteri (ASMAE).

Direzione generale italiani all'estero, 1922–45, pacco 163, fasc.
“Posizione generale relativa alle scuole governative. Relazioni su ispezioni didattiche alle regie scuole all'estero”, sf. “Gara d'onore 1936. Compiti prescelti.”

Gab. 501, b. 818, “Italiani all'estero e scuole.” Ciano, Galeazzo. *Appunto per la segreteria particolare di S.E. il capo del governo*, Rome, 12 dicembre 1929.

Ouvrages publiés

Bagagli, Clementina. *Lecture classe terza*. Rome: Scuole italiane all'estero, 1933.

³¹ Pugliese, “The Culture of Nostalgia,” 15–26.

- Baldoli, Claudia. "Le Navi. Fascismo e vacanze in una colonia estiva per i figli degli italiani all'estero." *Memoria e ricerca* 6 (2000): 163–167.
- Becker, Elisabeth. "Little of Italy? Assumed ethnicity in a New York Neighbourhood." *Ethnic and Racial Studies* 1 (2015): 109–124.
- Bertonha, Joao Fabio. "Italiani nel mondo anglofono, latino e germanico." *Altreitalie* 26 (2003): 45–46.
- Bruti Liberati, Luigi. *Il Canada, l'Italia e il fascismo*. Rome: Bonacci, 1984.
- Bruti Liberati, Luigi et Luca Codignola. *Storia del Canada. Dal primo contatto tra europei e indiani alle nuove influenze nel panorama politico mondiale*. Milan: Bompiani, 2018.
- Caffarena Fabio. "Un'impresa fascista tra sport e propaganda. La trasvolata atlantica Italia-Brasile (1930–1931)." In Daniele Serapiglia, ed., *Tempo libero, sport e Fascismo*. Bologne: BraDypUS, 2016, 133–152.
- Cannistraro, Philip. *Blackshirts in Little Italy: Italian Americans and Fascism, 1921–1929*. Bordighera: West Lafayette, 1999.
- "Case d'Italia." *Il Legionario* (13 ottobre 1937).
- Cattaneo, Paolo. *Evangelina di Longfellow tradotta in versi italiani preceduta da un breve saggio sulla civiltà americana*. Turin: Paravia, 1930.
- Fasce, Ferdinando. "Modernità Transatlantica. Fascismo, americanismo e tecnologia negli anni Trenta." In P. Piccione, ed., *Transatlantico Rex. Il mito e la memoria*. Cinisello Balsamo: Silvana, 2013, 17–31.
- Gabaccia, Donna. "Global Geography of 'Little Italy': Italian Neighbourhoods in Comparative Perspective." *Modern Italy* 1 (2006): 9–24.
- Garzarelli, Benedetta. "Universitari fascisti e rapporti con l'estero: le attività dei GUF in campo internazionale (1927–1939)." *Dimensioni e problemi della ricerca storica* 2 (2000): 225–264.
- Gentile, Emilio. "La politica estera del partito fascista. Ideologia e organizzazione dei fasci italiani all'estero (1920–1930)." *Storia Contemporanea*. 6 (1995): 897–898.
- Gerbi, S. *La voce d'oro di Mussolini*. Vicence: Neri Pozza Editore, 2021.
- Grandi, D. "Discorso alla Camera dei deputati del 31 marzo 1927." In *La politica estera dell'Italia dal 1929 al 1932*. 1 Rome: Bonacci, 1985.
- Iacovetta, Franca. *Enemies Within: Italian and Other Wartime Internments in Canada and Beyond*. Toronto: University of Toronto Press, 2000.
- Italy at the World's Fair. New York, 1939*. Florence: Vallecchi, 1939.
- "Le norme fasciste dal Governo italiano per i connazionali che ritornano in patria." *Rivista d'Italia e d'America* 5 (1928): 35–47.

- Locatelli Antonio. "Ai bimbi italiani d'oltralpe e d'oltremare." In *Voci della patria lontana. Corso di letture per le Scuole italiane all'estero. Volume per la seconda classe maschile e femminile*. Milan: Mondadori, 1928.
- Longo, Giovanni. "Gioventù italiana all'estero." *Critica Fascista* (1 ottobre 1936).
- Luconi, Stefano. *La "diplomazia parallela." Il regime fascista e la mobilitazione politica degli italo-americani*. Milan: Franco Angeli, 2000.
- Noyes, David. "From the Paese to the Patria: An Italian American Pilgrimage to Rome in 1929." In L. Del Giudice, ed., *Studies in Italian American Folklore*. Logan: Utah State University Press, 1993, 133–135.
- Pretelli, Matteo. "Il fascismo e l'immagine dell'Italia all'estero." *Contemporanea* 2 (2008): 221–241.
- Pretelli, Matteo. "La risposta del fascismo agli stereotipi degli italiani all'estero." *Altreitalie* 28 (2004): 48–65.
- Pugliese, Stanislao. "The Culture of Nostalgia: Fascism in the Memory of Italian-Americans." *The Italian American Review* 2 (1996–1997): 15–26.
- Sanfilippo, Matteo. *Guida allo studio dell'emigrazione italiana*. Viterbo: Sette Città, 2010.
- Sanfilippo, Matteo et E. Franzina eds., *Il fascismo e gli emigranti La parabola dei Fasci italiani all'estero (1920–1943)*. Rome: Laterza, 2003.
- Segreteria generale dei fasci all'estero. *Norme di vita fascista all'estero*. Verone: Mondadori, 1937.
- Vecchio, Diane. "Ties of Affection. Family Narratives in the History of Italian Migration." *Journal of American Ethnic History* 2–5 (2006): 116–133.